

après plusieurs détours, aboutissait à un escalier à vis, garni d'une rampe en fer à hauteur d'appui. Les marches étaient larges, échelées d'une seule pièce, et en parfait état de conservation. Ainsi que l'avait dit la comtesse, il y avait soixante-trois marches, au bas desquelles, presque immédiatement après une espèce de demi-rotonde de quelques pieds seulement d'étendue, s'ouvraient les deux bouches du souterrain.

La comtesse s'engagea dans celle de droite.

Nos trois personnages marchaient d'un pas rapide, mais sans échanger une parole.

L'espèce de boyau dans lequel ils se trouvaient avait sept pieds de haut, à peu près, sur quatre large.

Les murs, d'un gris cendré, semblaient être de construction cyclopéenne ; le sol était formé d'un sable fin, greuvé et jaune comme de l'or.

— Nous passons sous le couvent des Célestins, dit la comtesse au bout d'un instant, puis quelques minutes après, elle s'arrêta, et montrant une large baie qui s'ouvrait à gauche : Ce passage communique avec l'autre partie du souterrain, dit-elle.

— Eh ! eh ! tout cela est parfaitement entendu, fit observer le capitaine.

Ils continuèrent à marcher pendant dix minutes encore, puis, tout à coup, ils furent arrêtés par un bloc de rochers.

— Ah ! ah ! nous voici arrivés, dit en riant l'aventurier. En effet, le trajet n'est pas long.

— N'est-ce pas ? reprit la comtesse.

— Nullement.

— Maintenant, regardez.

La comtesse approcha la lampe d'un anneau de cuivre et lui imprima une légère secousse. Aussitôt le rocher s'abaissa lentement et s'engloutit en terre.

— Sur ma foi ! dit en riant le capitaine, voilà qui est fort curieux.

— Sortez, monsieur, reprit la comtesse, et voyez si la plage est déserte.

L'aventurier obéit.

Il se trouvait sur la rive même de la Seine. De grands arbres s'élevaient à sa droite et à sa gauche. Devant lui se trouvait l'île Louviers. Tout était sombre et solitaire.

Au bout d'un instant, le capitaine rentra.

— Personne, madame, dit-il.

— Bien ; suivez-moi.

Ils sortirent de nouveau.

La comtesse se pencha alors sur les rochers, découvrit une croix de Malte grossièrement tracée sur l'un des arbres, presque au ras de terre, et qu'elle montra au capitaine. Puis elle se baissa, fouilla un instant au pied de cet arbre, et après avoir creusé à un pied de profondeur, elle mit à jour une large pierre plate au milieu de laquelle se trouvait un clou en bronze à tête ronde. Elle tira à elle le clou qui sortit à peu près d'un demi-pied. Aussitôt le rocher remonta et l'entrée du souterrain se trouva si hermétiquement fermée qu'il était complètement impossible de la découvrir.

Lorsque le rocher eut repris sa place, la comtesse repoussa le clou.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle.

— Parfaitement, madame, rien n'est plus simple.

Elle attira de nouveau le clou à elle ; le bloc de rochers s'enfonça une seconde fois en terre.

La comtesse remit le clou en place, reposa la terre qu'elle

avait élevé, la tassa, puis elle rentra dans le souterrain du même pas tranquille dont elle était sortie.

— C'est miraculeux, murmura Fanchette.

— A l'autre sortie maintenant, dit la comtesse.

— Allons, reprit le capitaine, je vous avoue, madame, que tout cela m'intrigue fort.

— N'est-ce ? fit-elle en souriant.

Ils reprirent alors le chemin qu'ils avaient suivi pour venir, et bientôt ils atteignirent le couloir de communication dont nous avons parlé plus haut.

— Ce passage nous fera gagner du temps, dit la comtesse.

En effet, en moins de cinq minutes ils l'eurent franchi et se trouvèrent dans la seconde partie du souterrain, dans laquelle ils s'engagèrent et dont ils atteignirent l'extrémité dix minutes plus tard.

L'issue était à peu près la même, seulement elle se trouvait au milieu d'une de ces remises ménagées dans les champs pour servir de retraite au gibier.

Lorsque sur les indications de la comtesse, l'aventurier eut bien pris ses points de repère, de façon à ne pas se tromper, l'issue fut refermée, et vingt minutes plus tard nos trois personnages se retrouvaient dans la chambre de la comtesse.

Cette visite avait duré tout au plus une heure.

Fanchette, sur un signe de sa maîtresse, avait doucement retiré les verrous précédemment poussés aux portes.

— Madame, dit l'aventurier en jetant un regard sur l'horloge, il est neuf heures vingt, j'ai à dix heures, un rendez-vous auquel il m'est impossible de manquer, je ne puis plus demeurer que quelques minutes ; il est donc important que nous nous entendions bien avant que je me retire.

— Parlez, monsieur, dit la comtesse, me voici prête à vous entendre ; je regrette seulement que vous me quittiez aussi vite.

— Cette visite est la première que j'ai l'honneur de vous faire, madame, les autres seront, sinon plus intéressantes, du moins plus longues.

— Je l'espère, répondit-elle avec un sourire affectueux.

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, madame, que vous ne ferez rien, vous ne tenterez aucune entreprise sans me prévenir, afin que, tout en vous laissant votre liberté d'action, je puisse au besoin vous venir en aide, soit par moi, soit par quelques hommes dont je dispose. Remarquez bien, madame, que je ne veux même pas connaître vos projets. Je les servirai quels qu'ils soient, sans explications, mais de façon à sauvegarder votre sûreté personnelle.

— J'apprécie cette discrétion, monsieur, elle est d'un galant homme, je vous promets de faire ce que vous me demandez ; mais je vous promets aussi dans les circonstances graves, et peut-être ne tarderont-elles pas malheureusement à se présenter, de vous demander vos conseils et de n'agir que d'après eux.

— Depuis longtemps déjà mon bras et mon esprit sont à votre disposition, madame ; usez-en donc à votre guise.

— Allons, allons, capitaine, je l'ai dit et je le répète, s'écria Fanchette avec élan, en lui prenant la main, vous êtes un noble et vaillant cœur.

— Allons, allons, Fanchette, ma mie, fit avec bonhomie le capitaine, on croirait, Dieu me pardonne ! à vous entendre parler ainsi que vous ne me connaissez pas.

— Oh ! si, je vous connais, capitaine, et Dieu sait si je vous aime.

— Allons, Fanchette, taisez-vous, que diable ! vous allez dire encore des sottises.